

Éditorial

Comment donner sens à l'absence de sens ? Comment raconter l'irracontable face aux abîmes de l'histoire, afin de rendre compte d'une forme de (sur)vie passant la barrière du dicible, dans le contexte des nombreux traumatismes ayant redéfini de manière radicale l'individu du XX^e siècle, cet individu attrapé par la guerre, la portant dans sa tête¹ et s'en laissant traverser, au risque de toucher les limites mêmes de l'(in)humain ? Et, qui plus est, comment rendre compte de cet indicible ? Les mots (dits, non dits, écrits, traduits) et leurs différentes mises en discours parviennent-ils à conjurer, en les (re)signifiant, les formes du mal absolu ?

Voici quelques questions essentielles articulant une ample réflexion sur le thème de la guerre et de la mort, proposée par le numéro 17 de la *Revue Roumaine d'Études Francophones*, dans un contexte politique dans lequel la guerre n'est pas un simple fait de discours, mais une réalité manifeste, qui nous interroge à plus d'un égard. Par ailleurs, force est de constater que, lors des dernières décennies, le traumatisme, qu'il s'agisse de l'individu ou des collectivités, devient une manière privilégiée d'appropriation de l'histoire et de représentation du passé, la « découverte de cette *mémoire douloureuse* [étant] un fait anthropologique majeur des sociétés contemporaines »². Le témoin, en véritable archiviste du passé, tout en

¹ Voir Louis-Ferdinand Céline, Manuscrit de *Guerre*, premier feuillet : « J'ai attrapé la guerre dans ma tête. », *Guerre*, édition établie par Pascal Fouché, Paris, Gallimard, 2022, p. 2, édition électronique réalisée par les Éditions Gallimard. C'est nous qui soulignons.

² Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2011 [2007], p. 29.

revendiquant sa place dans un monde meurtri par la guerre et défiguré par la violence, récupère et réinscrit dans la chair de la réalité les voix des collectivités réduites au silence, car, pour guérir, il faut absolument nommer le mal, le discours actualisant tout son potentiel à dire ce mal aux confins du silence vorace enveloppant l'innommable des contrées infernales où les auteurs invitent les lecteurs, prisonniers de leur solitude : « c'est lorsqu'elles gisent sans mots que nos histoires deviennent dangereuses. Comme un gouffre »³.

L'imaginaire de la guerre et de la mort traverse également la réflexion linguistique contemporaine : la définition et l'expression du désaccord, du différend, de la dissension, de l'antagonisme, du litige dans les domaines juridique (législation, jurisprudence), politique (racisme, xénophobie), social (rhétorique de la révolte et de l'insulte), ainsi que leurs usages étendus dans tout autre domaine (négociation commerciale, crise financière, inflation, chômage) où « la guerre », c'est-à-dire le conflit, est un *modus vivendi*. Ainsi, cette guerre de(s) mots qu'est la polémique, expression de la divergence, doublée de la discréditation, mène à une mise à mort (symbolique) de l'adversaire et de l'altérité qu'il incarne.

Les mots *en* guerre connaissent leurs défaites et leurs victoires. L'évolution socio-culturelle laisse ses empreintes sur les langues ouvrant des conflits sémantico-discursifs et terminologiques à la suite desquels les mots se meurent en vertu de la disparition de « la chose nommée » ou bien à cause d'un abus d'usage : « Il faut faire attention aux mots. Ne pas [...] les employer à tort et à travers, les uns pour les autres [...]. Autrement les mots s'usent. Et parfois, il est trop tard pour les sauver »⁴.

Les mots *de* la guerre, d'autre part, contribuent à l'enrichissement du vocabulaire général, avec des emprunts désignant des objets de cultures autres, des mots de l'ennemi plus ou moins lointain.

En linguistique appliquée, la « guerre » apporte son lexique et ses expressions figées, avec ses disparus, ses ressuscités, qui nomment et dé-nomment les notions des langues de spécialité. Le jargon militaire, l'argot des tranchées, le lexique et la terminologie du conflit

³ Kamel Daoud, *Houris*, Paris, Gallimard, 2024, p. 52.

⁴ Erik Orsenna, *La Grammaire est une chanson douce*, Paris, Stock, 2001, p. 99.

seront identifiés, interprétés et décortiqués dans les articles qui composent ce numéro.

En didactique, savoir enseigner/apprendre les notions, le(s) lexique(s), les discours, l'argumentation, représente un véritable combat, toujours renouvelé, afin de trouver les meilleures stratégies « d'attaque et d'approche » des contenus et des supports pédagogiques. Thématissant autour de la rhétorique de la « guerre », la didactique mobilise tous les moyens matériels et immatériels pour former, éduquer, inciter à découvrir l'histoire en tant que vécu socio-politique mais aussi en tant qu'usage linguistique. Méthodes, stratégies et techniques d'enseignement sont mises en action pour faciliter l'acquisition et le développement des compétences spécifiques à ce domaine. Que ce soit la didactique des actes de langage centrés sur la polémique, ou bien les diverses stratégies de communication, consentuelles ou conflictuelles, la thématique du numéro s'ouvre, entre autres, à diverses approches propres à la didactique.

Les articles intégrés dans la section de littérature, la plupart centrés sur les phénomènes littéraires de l'extrême contemporain et relevant d'un territoire romanesque ayant connu un renouveau passant par le retour du sujet – ce qui permet à cette littérature de se faire de plus en plus transitive –, analysent des textes qui donnent voix à ce sujet, dont la position est parfois très fragile, tout en posant le problème de la mémoire en partage et de l'héritage (historique, familial et littéraire).

L'article de Lidia Cotea analyse quelques dispositifs de la littérature française actuelle, tels que révélés par les romans *Le Ghetto intérieur*, de Santiago H. Amigorena, et *Héritage*, de Miguel Bonnefoy, afin de faire surgir l'image d'un sujet résistant de par la force de son témoignage, qui a la chance de reprendre possession de soi, dans une production de parole qui équivaut à une production de vérité. S'efforcer de distinguer l'invisible, comprendre et nommer le mal (qu'il s'agisse des affres des deux guerres mondiales ou de la dictature du front chilien), reconstruire l'Histoire dont ils sont issus, c'est, pour les protagonistes de ces deux romans, se comprendre pour pouvoir vivre.

S'appuyant sur la métonymie de la dégradation humaine détectable dans *Les Âmes mortes* de Gogol, Laura Dumitrescu propose

une lecture du roman *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre dans le sillage de la pensée de Gogol, Lemaitre retraçant le devenir intérieur d'un être exceptionnel qui ne cesse de perdre les signes de son humanité et finit par devenir une catégorie à part d'âme morte. La guerre dépeinte par Lemaitre montre ainsi que devenir bâtard ou orphelin est synonyme d'une infidélité ontologique et d'une mélancolie s'emparant de l'âme de celui qui arrête d'investir son énergie dans la vie et s'oriente vers la mort.

Le roman *La Propagandiste*, de Cécile Desprairies, fait figure à part dans le paysage littéraire des dernières années, permettant au lecteur de se placer de l'autre côté du miroir, car il est assez rare de voir un écrivain vouloir plonger dans l'univers mental du bourreau⁵, plutôt que dans celui de la victime. Mihaela Stănică montre que Desprairies, romancière et historienne du collaborationnisme, tout en explorant les plis de l'histoire et de la fiction, sait relever ce défi, faisant découvrir au lecteur ceux qui ont fait le mal sans le nommer (sa propre famille !) et ont dissimulé les horreurs commises sous la mécanique impersonnelle et abstraite des rouages de la machine de guerre.

À travers deux romans à forte composante autofictionnelle, *Enfant de salaud* et *L'Enragé*, Sorj Chalandon, écrivain et journaliste, creuse dans sa propre histoire de famille, honteuse et difficilement racontable, lui faisant vivre, pris dans l'entrelacs d'une mémoire empêchée, les réverbérations d'un trauma qui reste dans les marges du langage. Fabiana Florescu démontre que ces romans réalisent une véritable anatomie du mal et posent, par une écriture très violente, le problème de la légitimité et de la force du témoignage littéraire.

Dans son article, Ioana Belu se propose d'analyser quelques représentations de la Grande Guerre, de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre civile algérienne par le prisme des romans *Le Village de l'Allemand* ou *Le journal des frères Schiller*, de Boualem Sansal, et *Thésée, sa vie nouvelle*, de Camille de Toledo. L'hypothèse qu'elle formule, dans le cas des protagonistes de ces romans, est que tous les deux essaient une rédemption en dehors de la transcendance. La quête

⁵ Les sciences sociales sont de plus en plus sensibles à ces aspects, se proposant d'analyser ce qui se cache dans la tête des criminels de guerre. Voir Richard Rechtman, *La Vie ordinaire des génocidaires*, CNRS éditions, 2020.

de ces personnages, héritiers de la culpabilité et de la souffrance de leurs parents et aïeuls, mais animés par le désir de comprendre et de se sauver, passe par l'écriture et par le témoignage censés éclaircir le mystère du traumatisme qu'ils vivent jusque dans leur chair.

Dédié à l'une des voix les plus fortes du XX^e siècle, l'article signé par Adnana Giroud montre comment, dans l'effort d'appivoiser la mémoire endolorie de l'humanité, Élie Wiesel tente de dire l'indicible afin de panser les plaies ouvertes d'un peuple ayant vécu la Shoah. Son témoignage, qui s'impose comme un devoir, nous fait savoir que l'héritage des mots, et plus encore celui des souvenirs, devient une arme redoutable contre l'oubli et la dissolution de l'être.

S'appuyant sur l'œuvre de George Sand et sur l'ample correspondance de l'écrivaine, Ikram Chemlali s'attache à montrer la façon dont Sand dénonce la guerre, envisagée comme une présence obscène, s'imposant brutalement, avec sa noirceur, au cœur des existences qu'elle étouffe. Car, forme de mort lente, la guerre inflige aux vivants un mutisme dénoncé par l'œuvre sandienne autant que la violence. La volonté de nommer cette violence, hautement affirmée, et le désir d'en témoigner, au cœur d'un siècle glorifiant la guerre, font de Sand l'une des voix les plus sensibles de son époque, animée d'un profond humanisme.

L'article de Liliana Anghel propose une étude comparative de deux romans inspirés par la Grande Guerre, *Le Feu*, d'Henri Barbusse, et *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand Céline, dans le but de faire surgir la manière dont la guerre est vécue et racontée par deux narrateurs combattants. Sont convoqués des instruments narratologiques qui nous permettent de comprendre la spécificité des voix narratives, ainsi que les points de vue adoptés, nettement marqués idéologiquement, vis-à-vis de la guerre meurtrière et de ses affres.

Les mêmes affres de la Grande Guerre alimentent le roman *Frère d'âme*, de David Diop, pour lequel, comme le démontre Cristina Croitoru, l'univers infernal de la guerre est un monde renversé. Le personnage-narrateur fait la guerre et se fait la guerre, car, sous le poids de la culpabilité qui le ronge, il intériorise la sauvagerie inhumaine, dans une douloureuse prise de conscience passant par la dialectique du dedans-dehors et du dehors-dedans.

Qu'il s'agisse de la guerre bosniaque ou de toute autre guerre, atemporelle, l'analyse des représentations de la guerre dans le théâtre

de Matéi Visniec, sous-tendu par la question de savoir comment (re)dire la guerre lorsque les corps eux-mêmes deviennent illisibles, permet à Victorița Tudor d'explorer un monde de charniers, de cadavres-pâte et de corps-déchet, dont l'auteur se sert afin de dénoncer les barbaries de l'histoire. L'écriture de Visniec, fluide et violente à la fois, parvient ainsi à nommer l'innommable, à secouer les consciences et, en dernière instance, à construire un espace de résistance.

Dans le même paradigme de la dramaturgie, Christiane Mouhamad et Christelle Stephan-Hayek explorent le théâtre de l'auteur libanais Wajdi Mouawad, qui institue un espace traversé par la mémoire des guerres et les héritages culturels du Liban, lieu d'une mémoire douloureuse, vécue, transmise et héritée, qui devient un espace de réparation. L'imaginaire est ainsi appelé à reconstruire ce que la guerre a détruit, permettant aux générations de comprendre et de surmonter les traumatismes.

Dans son étude, Fabiana Florescu suit de près le labyrinthe mémoriel monté par Camille de Toledo dans *Thésée, sa vie nouvelle*, l'archéologie du trauma passant par la reconstitution d'une histoire familiale douloureuse, qui fait l'objet de l'enquête menée par le protagoniste du roman. Cette enquête suscite une ample réflexion sur les traumatismes de l'Histoire (dont la Grande Guerre occupe une place de choix dans le dispositif toledien) et sur la capacité de la littérature à exprimer la confrontation de l'individu à son passé, dans sa tentative de rompre le silence, face à une histoire de violence et de deuil.

Tout en analysant le roman *Le Palais des deux collines*, de Karim Kattan, et le labyrinthe textuel qu'il propose – roman polyphonique problématisant le rapport qui s'institue entre histoire collective et mémoire intime, et qui a valu à l'auteur, en 2021, le *Prix des cinq continents de la Francophonie* –, Mihaela Stănică réussit à décortiquer les nombreux mécanismes de classification, de muséification et d'exotisation mobilisés par Kattan, afin de faire sortir du silence et de parler de la Palestine depuis un espace liminaire permettant à la littérature de réécrire le réel et de le réinvestir de sens et de cohérence, selon une « esthétique du remaillage ».

Les mêmes atrocités des conflits traversant la Palestine alimentent la démarche analytique de Larissa Luică et Simona Necula qui explorent, à partir du roman *Palestine (Prix des cinq continents de la Francophonie* en 2008), de l'écrivain tunisien Hubert Haddad, le

va-et-vient douloureux entre identité personnelle et identité collective. Animées par l'intention de proposer une lecture allégorique du roman, les deux chercheuses démontrent que la guerre de Palestine, conflit extérieur à valences fratricides, devient pour les personnages un conflit identitaire, ce qui montre que la macro-histoire et la micro-histoire sont inséparables, jusqu'à l'indiscernable, et témoigne de la fragilité de l'humain.

Si, dans les articles précédents, il est question d'une guerre contemporaine, à savoir le conflit israélo-palestinien, perturbant les vies et influençant les destins, l'article de Jean Boris Tenfack Melagho envisage ce même paysage contemporain, mais se donnant comme point de focalisation cette autre guerre, celle d'Algérie, envisagée par l'auteur comme guerre d'idéologies, d'émancipation et de résistance. La guerre de l'OAS, événement majeur de ce conflit, tel que le dépeint Messaoud Benyoucef, dans *Colline 3*, permet au chercheur de porter un regard sur l'écriture paratextuelle de l'auteur, afin de faire surgir les mécanismes narratifs et syntaxiques de sa mise en mots.

L'article de Yassir Aboubeker et Saadia Dahbi se propose de montrer la subversion de l'épopée, déconstruction défiant les récits dominants, telle que pratiquée par l'auteur marocain Driss Chraïbi, dans *Naissance à l'aube*, au croisement de deux forces antagonistes : le Logos de l'autorité, représenté par le Scribe, et la généalogie charnelle, incarnée par le Squelette, le roman prenant de la sorte, selon les deux chercheurs, la forme d'une puissante méditation sur la dialectique tragique qui oppose les mo(r)ts en guerre, liés au corps, à l'action et au sang, à la guerre des mots, liée au pouvoir et à l'idéologie.

La troisième contribution de ce numéro qui prend en compte l'évolution du théâtre contemporain et les multiples interrogations qui le traversent, l'article de Marina Păunescu se donne pour objectif de montrer comment, dans la pièce *Dans la solitude des champs de coton*, de Bernard-Marie Koltès, la parole échoue à franchir la distance séparant les personnages. Ceux-ci se croisent, mais ne se rencontrent pas, le texte koltésien pouvant être lu comme un combat de parole à parole : les personnages, prisonniers d'une logique de la violence, y apparaissent comme des adversaires et le discours se mue en contre-discours, à forte dimension agonale.

L'étude d'Edith Bertine Medouane Ndafang clôt la section de littérature par une réflexion interrogeant la manière dont les romans

Notre-Dame du Nil, de Scholastique Mukasonga, et *Qui a tué mon père*, d'Édouard Louis, configurent la mort dans le paysage de la littérature francophone contemporaine en l'inscrivant autant dans les corps que dans les milieux, ce qui rend possible, selon la chercheuse, une compréhension élargie du deuil dans des contextes traversés par des violences structurelles et sociales. La mort n'y est pas envisagée comme un événement final, l'écriture du deuil n'effaçant pas les morts, mais les accompagnant.

La section de linguistique est soutenue par quatre contributions qui, de façon différente, essaient de relever dans le concept de « guerre » une bonne partie de ses valences dénotatives et connotatives. Les exploitations sémantiques, discursives, argumentatives des lexiques des combats actuels ou plus anciens, des discours autour des conflits ou des discours en conflit, représentent les axes de construction de cette section.

Riad Messaoui et Errime Khadraoui proposent une étude sur la néologie de la guerre dans le contexte actuel qui a polarisé davantage le monde, en soulignant la nécessité de l'apparition de nouveaux termes susceptibles d'illustrer les réalités engendrées par les conflits russo-ukrainien et israélo-palestinien. La morphologie lexicale de la terminologie militaire néologique, attentivement analysée, est doublée de la prise en compte des aspects sémantico-discursifs et stylistiques. La méthodologie quantitative et qualitative appliquée au corpus contribue à l'éclairage des aspects socio-politiques et linguistiques qui traversent la presse francophone actuelle.

Nesrine Raissi évoque dans son article la mémoire des Harkis, en identifiant des mots clés qui concentrent dans leur sens l'histoire traumatisante de l'après-guerre en Algérie. L'auteure se sert d'un corpus qu'elle soumet à une analyse textométrique, sélectionnant ainsi les unités sémantico-lexicales les plus représentatives pour faire le tableau linguistique de la guerre, de la souffrance, de la violence. L'auteure cherche à surprendre la valeur de symbole des diverses oppositions lexicales figurant dans les témoignages analysés.

Conceptualisant le mot *guerre* de manière métaphorique, Oana-Ilinca Moldoveanu charge cette notion d'une valeur (méta)linguistique, en lui faisant dire tout ce qui représente conflit, tension, impropriété, incompatibilité, etc., aux niveaux sémantico-logique et

discursif. Elle s'occupe avec prédilection des emplois fautifs des structures synonymiques partielles ou approximatives, étudiées dans un corpus extrait des médias roumains (pour illustrer l'oral) et de divers matériels écrits postés sur le Web. L'auteure jette un regard critique sur la façon dont certains locuteurs s'expriment en roumain et suggère des corrections, qu'elle étaye par des analyses sémantiques pertinentes.

Disputes, débats polémiques, violence discursive ou physique sont autant de mots autour desquels se construit l'article d'Andreea Ioana Aelenei. Travaillant sur un corpus multimodal collecté sur les réseaux sociaux, elle repère les divers mécanismes linguistiques et non linguistiques de construction des échanges polémiques utilisés dans des espaces géo-politiques conflictuels, comme celui de la Côte d'Ivoire. Se positionnant dans une perspective argumentative, l'auteure s'intéresse également aux modalités scripturales et technoscripturales de représentation de l'*ethos*, du *logos* et du *pathos* dans les discours polémiques numériques.

Combat avec nous et pour nous afin de nous forger une personnalité, un bon chemin dans la vie, l'éducation et la formation scolaire nous amènent à trouver les meilleurs moyens, méthodes et stratégies à mettre au service de notre développement tout au long de la vie. La section de didactique met en lumière deux modalités d'interroger les contenus proposés pour l'enseignement/apprentissage : d'une part, une tentative d'appriivoiser un savoir qui peut paraître un casse-tête pour les élèves – la grammaire – et de le rendre clair et agréable à acquérir ; d'autre part, une analyse des stratégies de didactisation des documents portant sur l'histoire, visant à éduquer l'apprenant au respect de la mémoire d'un peuple.

Source et véhicule de savoir et d'histoire, le français enseigné en Algérie est orienté, dans les manuels, vers la valorisation de l'histoire tourmentée de ce pays. Mohamed Laïd Nadji et Tahir Mahammedi entreprennent une analyse didactique d'un corpus de Projets sélectionné dans le manuel de français de 3^{ème} année secondaire. Les mots autour desquels se construit ce corpus font partie du champ sémantique de la « guerre » et de sa « mémoire » indicible. L'apprenant est ainsi amené à réfléchir sur sa manière de percevoir les événements historiques et culturels, et à envisager diverses stratégies de

compréhension, d'interprétation et d'argumentation en réutilisant les acquis fournis par le manuel.

En adoptant plutôt une approche sémiotico-narrative (à tentative didactique) de l'œuvre d'Erik Orsenna, Mihaela Bacali réalise, au début de son essai, une analyse sémantique, proposant des ancres pour nous faire découvrir, de façon critique, les secrets qui rendent compréhensible, « doux », un contenu apparemment difficile – la grammaire – auquel se refusent souvent les apprenants. Elle s'appuie aussi dans sa démonstration sur les travaux d'autres linguistes ou pseudo-linguistes qui s'inquiètent de la vie et de la mort des langues.

La section « Entretien » est consacrée à un dialogue entre Adnana Giroud et Élie Buzyn, médecin et écrivain français né en Pologne, l'un des rares survivants de la Shoah, qui, après cinquante ans de silence, témoigne des traumatismes qu'il a vécus et du travail de mémoire qui s'est imposé comme un véritable devoir.

La rubrique des comptes rendus comprend la contribution de Lucia Vişinescu sur l'ouvrage *Le Voyage dans les Balkans. L'invention d'un espace de la frontière (XIX^e-XXI^e siècles)*, dirigé par Sarga Moussa et Vanezia Pârlea (Grenoble, UGA Éditions, 2024), livre particulièrement éclairant sur la question des Balkans, souvent associés, par la représentation occidentale, à un imaginaire négatif, à la fragmentation, au désordre, voire aux conflits, mais qui, cette fois, sont envisagés comme un espace, physique et mental, d'une (possible) hybridité culturelle, un espace-frontière, où de nouvelles identités, plurielles et en permanente recomposition, peuvent être imaginées et représentées.

Lidia COTEA
Sonia BERBINSKI